

Extrait des actes du colloque sur Guy-Marie Riobé qui s'est tenu à Orléans les 12 et 13 novembre 1988.

Actualité d'un prophète, ed. du Témoignage Chrétien, 1989

## « FILS DE L'ÉVÉNEMENT »

par Jean-Pierre SUEUR

« Et les siens ne l'ont pas reconnu ».

Cela fait quatre ans que ces mots trottent dans ma tête. Depuis le jour où le Conseil municipal d'Orléans a majoritairement refusé de donner le nom de l'une des rues de la ville à Guy-Marie Riobé.

Cette décision ne fut pas celle d'un homme, mais d'une majorité. Le maire de l'époque devait d'ailleurs déclarer : « La majorité a tranché. Point final ». Et le premier maire-adjoint ajoutait : « Guy-Marie Riobé n'a été qu'un diviseur. C'était un poison pour la chrétienté ».

Depuis quatre ans, je songe aux rapports entre cette ville, Orléans, et cet homme, Guy-Marie Riobé.

Nulle part autant qu'à Orléans, je n'ai compris combien la ville elle-même, en ce qu'elle est communauté d'hommes et de pierres, pouvait à la fois s'ouvrir à de fabuleuses aventures ou s'enliser dans le confort replet des certitudes.

Cela nous vient de loin, de Jeanne d'Arc, peut-être, dont Guy-Marie Riobé fit chaque année l'éloge.

Il y a mille lectures de Jeanne d'Arc. Celle de Guy-Marie Riobé fut constante : Jeanne représente l'irruption du risque, de l'esprit d'aventure, de la vie même, au cœur des certitudes. Elle appelle aux remises en cause. En 1976, Guy-Marie Riobé déclarait : « Jeanne nous appelle à créer audacieusement de nouveaux rapports humains, familiaux, sociaux, politiques ».

A un contradicteur qui le comparait à l'évêque Cau-

chon, Guy-Marie Riobé répondit : « Il symbolise justement, tout à l'inverse, la soumission à l'ordre établi, génératrice trop souvent de lâchetés, d'aveuglements, d'injustices, et contre laquelle chaque responsable engagé dans la hiérarchie doit sans cesse veiller à se préserver s'il veut rester fidèle à sa mission ».

Je dois à Michel de la Fournière, qui aurait tant aimé participer à ce colloque, et à Marcel Reggui, d'avoir connu Guy-Marie Riobé. Je suis l'un des mille citadins qu'il rencontra en cette ville, croyants, incroyants — il lui arrivait souvent le soir de venir visiter des habitants des quartiers de La Source ou de l'Argonne —; je n'étais pas alors élu. Cette phrase sur l'évêque Cauchon me paraît traduire ce qui était sa préoccupation constante : il voulait, en toute chose, que la mission prévale sur l'institution, la vérité sur l'ordre établi.

Orléans est une ville partagée entre l'esprit d'ouverture et la tentation du repli sur soi, une ville partagée entre la parole, au sens plein du terme, et la rumeur. La rumeur est pire que le mensonge. Elle est le contraire de la parole. Elle est irresponsable. Elle n'a pas d'auteur, de locuteur, de signature. Elle vient de n'importe où et ne conduit nulle part. Elle est la négation du sens.

Contre elle, la parole de Guy-Marie Riobé jaillit toute droite : « L'histoire récente a montré que, dans ce domaine, tout est possible et que tout est donc toujours à craindre. Pour cette raison, il n'est pas possible de vouloir minimiser les faits, ni de se contenter de les couvrir de ridicule. Ajouter foi à des racontars ignobles, comme ceux répandus récemment à Orléans et, hélas, aussi en d'autres villes de France, est un acte anti-chrétien ».

Le message de Guy-Marie Riobé fut, bien sûr, politique, mais non pas au sens où un seul parti pourrait se l'approprier.

Il voulait « mettre un terme à toutes les violences causées par les injustices sociales ». Il disait : « Il y a un certain libéralisme qui n'a rien à voir avec la liberté ».

Mais, plus profondément, il proposait aux politiques une éthique qui me semble bien résumée dans ces propos qu'il tint le 5 janvier 1975 : « Nous manquons d'espérance parce que nous sommes trop raisonnables et qu'il y a dans notre vie un trop grand nombre d'accommodements par rapport à tout ce qui est vécu dans le monde ».

C'est cette éthique — le refus de l'accommodement — qui le conduisit à ses prises de position publiques.

Quand on le voyait, quand on découvrait sa vie de professeur, de clerc, on se demandait — on se demande toujours — pourquoi cet homme, que rien ne semblait prédisposer à de telles prises de position, se mit à parler comme il le fit de l'objection de conscience, de la non-violence, de mai 68, de la situation sociale du Loiret, de la rumeur, du racisme, du tiers monde, de l'aumônerie cathécuménale, du ministère presbytéral...

Pourquoi lui, ici, à Orléans, en ces années-là ?

Prenant le risque de n'être pas compris, je dirai que les propos de Guy-Marie Riobé sur le ministère presbytéral à Lourdes en 1972 furent sans doute la plus forte manifestation de l'éthique politique qui était la sienne. Cela n'a certes rien à voir avec le champ du politique tel qu'on le définit communément. Mais la politique renvoie toujours à un ordre établi, à des institutions, à des structures, et à la question de savoir si cela doit être changé, et comment. Dans le champ qui était le sien — l'Eglise — et à la place qui était la sienne — la hiérarchie —, Guy-Marie Riobé sut faire preuve à la fois de réalisme et d'espérance. « Ce n'est pas les yeux bandés que nous annoncerons l'Évangile », disait-il.

L'ultime clé de Guy-Marie Riobé, l'explication du paradoxe — pourquoi cet homme-là, ici, issu de cette histoire, de cette tradition, de ce traditionnalisme même —, je l'ai trouvée en lisant une interview donnée par lui, en 1970, au *Nouvel Observateur* : « Tout événement peut être porteur de la Bonne Nouvelle. (...) Il ne faut pas passer à côté. L'événement, c'est l'incarnation. Nous sommes tous fils de l'événement ».

En ces temps de forte médiatisation, les événements glissent sur nous comme l'eau sur les ailes des canards. Nous savons tout, mais, trop souvent, nous ne faisons rien.

La force de Guy-Marie Riobé fut de prendre les événements qui sont venus à lui — Mai 68, les ventes d'armes, la rumeur, les objecteurs, la faim, la situation des prêtres — à bras-le-corps. Sa force fut de ne pas laisser ces événements passer, filer, sans prendre le risque de se confronter à eux, de confronter leur vérité à la sienne, sa vérité à la leur.

La politique est entre deux feux. L'abstentionnisme s'étend. Nous avons retrouvé les chemins du réalisme. Mais rien ne serait pire qu'un pragmatisme à courte vue. Nous avons déjoué les pièges de l'utopie. Nous savons que le rêve politique n'est pas forcément un progrès, et qu'il peut même devenir un cauchemar. Cela a conduit les pourfendeurs du constructivisme à parler haut et fort. Mais nous savons aussi que les fils d'Hayeck nous conduisent au relativisme, à la résignation, à l'impuissance.

« Nous sommes tous fils de l'événement » : cela pourrait signifier opportunisme, démission ou résignation.

Pour Guy-Marie Riobé, cela signifiait, tout au contraire, qu'il faut regarder l'événement en face, l'infléchir, s'il le faut, s'y opposer si nécessaire, en refusant absolument toute forme d'indifférence, en récusant totalement le pragmatisme sans foi ni loi qui est la forme contemporaine du scepticisme.

Les défis d'aujourd'hui sont toujours aussi lourds : la faim, le chômage, la drogue, l'échec scolaire, la place des étrangers dans la cité, etc. Il me paraît vain de rechercher ce que Guy-Marie Riobé dirait aujourd'hui. Il parlerait, sans doute.

Mais la question est désormais la nôtre. Il nous faut savoir être les vrais « fils » des événements d'aujourd'hui.

Voilà pourquoi nous ne serons pas quittes lorsque, le moment venu, nous aurons apposé une plaque au coin d'une rue.